

MÉMOIRE
SUR LA DÉCOUVERTE
DU
MAGNÉTISME
ANIMAL.

MÉMOIRE
SUR LA DÉCOUVERTE
DU
MAGNÉTISME
ANIMAL;

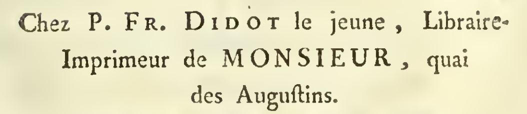
Par M. MESMER, *Docteur en Médecine de la Faculté de Vienne.*



A GENEVE;

Et se trouve

A PARIS,



Chez P. Fr. Didot le jeune, Libraire-Imprimeur de MONSIEUR, quai des Augustins.

M. DCC. LXXIX.

AVIS AU PUBLIC.

La découverte ſi long-temps deſirée, d'un principe agiſſant ſur les nerfs, doit intéreſſer tous les hommes; elle a le double objet d'ajouter à leurs connoiſſances & de les rendre plus heureux, en leur offrant un moyen de guérir des maladies qui juſqu'à préſent ont été traitées avec peu de ſuccès. L'avantage & la ſingularité de ce ſyſtême déterminèrent, il y a quelques années, l'empreſſement du Public à ſaiſir avidement les premières eſpérances que j'en donnai; c'eſt

en les dénaturant, que l'envie, la préſomption & l'incrédulité ſont parvenues en peu de temps à les placer au rang des illuſions, & à les faire tomber dans l'oubli.

Je me ſuis vainement efforcé de les faire revivre par la multiplicité des faits; les préjugés ont prévalu, & la vérité a été ſacrifiée. Mais, dit-on aujourd'hui, *en quoi conſiſte cette découverte? — comment y êtes-vous parvenu? — quelles idées peut-on ſe faire de ſes avantages? — & pourquoi n'en avez-vous pas enrichi vos concitoyens?* Telles ſont les queſtions qui m'ont été faites depuis mon ſéjour à Paris, par

les perſonnes les plus capables d'approfondir une queſtion nouvelle.

C'eſt pour y répondre d'une manière ſatisfaiſante, donner une idée générale du ſyſtême que je propoſe, le dégager des erreurs dont il a été enveloppé, & faire connoître les contrariétés qui ſe ſont oppoſées à ſa publicité, que je publie ce Mémoire : il n'eſt que l'avant-coureur d'une théorie que je donnerai, dès que les circonſtances me permettront d'indiquer les règles pratiques de la méthode que j'annonce. C'eſt ſous ce point de vue, que je prie le Lecteur de conſidérer ce petit Ouvrage. Je ne me diſ-

ſimule pas qu'il offrira bien des difficultés ; mais il eſt néceſſaire de ſavoir , qu'elles ſont de nature à n'être applanies par aucun raiſonnement, ſans le concours de l'expérience : elle ſeule diſſipera les nuages, & placera dans ſon jour cette importante vérité : que LA NATURE OFFRE UN MOYEN UNIVERSEL DE GUÉRIR ET DE PRÉSERVER LES HOMMES.



MÉMOIRE

MÉMOIRE
SUR
LA DÉCOUVERTE
DU MAGNÉTISME
ANIMAL.



L'HOMME eſt naturellement Obſervateur. Dès ſa naiſſance, ſa ſeule occupation eſt d'obſerver, pour apprendre à faire uſage de ſes organes. L'œil, par exemple, lui ſeroit inutile, ſi la Nature ne le portoit d'abord à faire attention aux moindres variations dont il eſt ſuſceptible. C'eſt par les effets alternatifs de la jouiſſance & de la privation, qu'il apprend à connoître l'exiſtence de la lumière & ſes différentes gradations; mais il reſteroit dans l'i-

gnorance de la diſtance, de la grandeur & de la forme des objets, ſi, en comparant & combinant les impreſſions des autres organes, il n'apprenoit à les rectifier l'un par l'autre. La plupart des ſenſations, ſont donc le réſultat de ſes réflexions ſur les impreſſions réunies dans ſes organes.

C'eſt ainſi que l'homme paſſe ſes premières années à acquérir l'uſage prompt & juſte de ſes ſens: ſon penchant à obſerver, qu'il tient de la Nature, le met en état de ſe former lui-même; & la perfection de ſes facultés dépend de ſon application plus ou moins conſtante.

Dans le nombre infini d'objets qui s'offrent ſucceſſivement à lui, ſon attention ſe porte eſſentiellement ſur ceux qui l'intéreſſent par des rapports plus particuliers.

Les obſervations des effets que la Nature opère univerſellement & conſtamment ſur chaque individu, ne ſont pas l'apanage excluſif des Philoſophes ; l'intérêt univerſel fait preſque de tous les individus autant d'Obſervateurs. Ces obſervations multipliées, de tous les temps & de tous les lieux, ne nous laiſſent rien à deſirer ſur leur réalité.

L'activité de l'eſprit humain, jointe à l'ambition de ſavoir qui n'eſt jamais ſatisfaite, cherchant à perfectionner des connoiſſances précédemment acquiſes, abandonne l'obſervation, & y ſupplée par des ſpéculations vagues & ſouvent frivoles ; elle forme & accumule des ſyſtêmes qui n'ont que le mérite de leur myſtérieuſe abſtraction ; elle s'éloigne inſenſiblement de la vérité, au point de la faire perdre de vue, & de lui ſubſtituer l'ignorance & la ſuperſtition.

Les connoiſſances humaines, ainſi dénaturées, n'offrent plus rien de la réalité qui les caractériſoit dans le principe.

La Philoſophie a quelquefois fait des efforts pour ſe dégager des erreurs & des préjugés ; mais, en renverſant ces édifices avec trop de chaleur, elle en a recouvert les ruines avec mépris, ſans fixer ſon attention ſur ce qu'elles renfermoient de précieux.

Nous voyons chez les différens peuples, les mêmes opinions conſervées ſous une forme ſi peu avantageuſe & ſi peu honorable pour l'eſprit humain, qu'il n'eſt pas vraiſemblable qu'elles ſe ſoient établies ſous cette forme.

L'impoſture & l'égarement de la raiſon, auroient en vain tenté de concilier les nations, pour leur faire gé-

néralement adopter des ſyſtêmes auſſi évidemment abſurdes & ridicules que nous les voyons aujourd'hui ; la vérité ſeule & l'intérêt général, ont pu donner à ces opinions leur univerſalité.

On pourroit donc avancer, que parmi les opinions vulgaires de tous les temps, qui n'ont pas leurs principes dans le cœur humain, il en eſt peu qui, quelque ridicules & même extravagantes qu'elles paroiſſent, ne puiſſent être conſidérées comme le reſte d'une vérité primitivement reconnue.

TELLES ſont les réflexions que j'ai faites ſur les connoiſſances en général, & plus particulièrement ſur le ſort de la doctrine de l'influence des corps céleſtes ſur la planète que nous habitons. Ces réflexions m'ont conduit à rechercher, dans les débris de cette

ſcience, avilie par l'ignorance, ce qu'elle pouvoit avoir d'utile & de vrai.

D'après mes idées ſur cette matière, je donnai à *Vienne*, en 1766, une Diſſertation *de l'influence des planètes ſur le corps humain.* J'avançois, d'après les principes connus de l'attraction univerſelle, conſtatée par les obſervations qui nous apprennent que les planètes s'affectent mutuellement dans leurs orbites, & que la lune & le ſoleil cauſent & dirigent ſur notre globe le flux & reflux dans la mer, ainſi que dans l'atmoſphère; j'avançois, dis-je, que ces ſphères exercent auſſi une action directe ſur toutes les parties conſtitutives des corps animés, particulièrement ſur le *ſyſtême nerveux*, moyennant un fluide qui pénètre tout : je déterminois cette action par l'INTENSION ET LA RÉMISSION des propriétés de la *matière & des corps organiſés*,

telles que ſont la *gravité*, la *cohéſion*, l'*élaſticité*, l'*irritabilité*, l'*électricité*.

Je ſoutenois que, de même que les effets alternatifs, à l'égard de la gravité, produiſent dans la mer le phénomène ſenſible que nous appelons flux & reflux, L'INTENSION ET LA RÉMISSION deſdites propriétés, étant ſujettes à l'action du même principe, occaſionnent, dans les corps animés, des effets alternatifs analogues à ceux qu'éprouve la mer. Par ces conſidérations, j'établiſſois que le corps animal, étant ſoumis à la même action, éprouvoit auſſi une ſorte de *flux & reflux*. J'appuyois cette théorie de différens exemples de révolutions périodiques. Je nommois la propriété du corps animal, qui le rend ſuſceptible de l'action des corps céleſtes & de la terre, MAGNÉTISME ANIMAL; j'expliquois par ce magnétiſme, les révo-

lutions périodiques que nous remarquons dans le ſexe, & généralement celles que les Médecins de tous les temps & de tous les pays ont obſervées dans les maladies.

Mon objet alors n'étoit que de fixer l'attention des Médecins ; mais loin d'avoir réuſſi, je m'apperçus bientôt qu'on me taxoit de ſingularité, qu'on me traitoit d'homme à ſyſtême, & qu'on me faiſoit un crime de ma propenſion à quitter la route ordinaire de la Médecine.

Je n'ai jamais diſſimulé ma façon de penſer à cet égard, ne pouvant en effet me perſuader que nous ayons fait dans l'art de guérir les progrès dont nous nous ſommes flattés ; j'ai cru au contraire, que, plus nous avancions dans les connnoiſſances du mécaniſme & de l'économie du corps animal, plus nous étions forcés de reconnoître notre

inſuffiſance. La connoiſſance que nous avons acquiſe aujourd'hui de la nature & de l'action des nerfs, toute imparfaite qu'elle eſt, ne nous laiſſe aucun doute à cet égard. Nous ſavons qu'ils ſont les principaux agens des ſenſations & du mouvement, ſans ſavoir les rétablir dans l'ordre naturel, lorſqu'il eſt altéré; c'eſt un reproche que nous avons à nous faire. L'ignorance des ſiècles précédens ſur ce point, en a garanti les Médecins. La confiance ſuperſtitieuſe qu'ils avoient & qu'ils inſpiroient dans leurs ſpécifiques & leurs formules, les rendoit deſpotes & préſomptueux.

Je reſpecte trop la NATURE, pour pouvoir me perſuader que la conſervation individuelle de l'homme ait été réſervée au haſard des découvertes, & aux obſervations vagues qui ont eu lieu dans la ſucceſſion de plu-

ſieurs ſiècles, pour devenir le domaine de quelques particuliers.

La Nature a parfaitement pourvu à tout pour l'exiſtence de l'individu; la génération ſe fait ſans ſyſtême, comme ſans artifice. Comment la conſervation ſeroit-elle privée du même avantage ? celle des bêtes eſt une preuve du contraire.

Une aiguille non aimantée, miſe en mouvement, ne reprendra que par haſard une direction déterminée; tandis qu'au contraire, celle qui eſt aimantée ayant reçu la même impulſion, après différentes oſcillations proportionnées à l'impulſion & au magnétiſme qu'elle a reçus, retrouvera ſa première poſition & s'y fixera. C'eſt ainſi que l'harmonie des corps organiſés, une fois troublée, doit éprouver les incertitudes de ma première ſuppoſition, ſi elle n'eſt rappelée & déter-

minée par L'AGENT GÉNÉRAL dont je reconnois l'exiſtence : lui ſeul peut rétablir cette harmonie dans l'état naturel.

Auſſi a-t-on vu, de tous les temps, les maladies s'agraver & ſe guérir avec & ſans le ſecours de la Médecine, d'après différens ſyſtêmes & les méthodes les plus oppoſées. Ces conſidérations ne m'ont pas permis de douter qu'il n'exiſte dans la Nature un principe univerſellement agiſſant, & qui, indépendamment de nous, opère ce que nous attribuons vaguement à l'Art & à la Nature.

Ces réflexions m'ont inſenſiblement écarté du chemin frayé. J'ai ſoumis mes idées à l'expérience pendant douze ans, que j'ai conſacrés aux obſervations les plus exactes ſur tous les genres de maladies ; & j'ai eu la ſatisfaction de voir les maximes que

j'avois preſſenties, ſe vérifier conſtamment.

Ce fut ſur-tout pendant les années 1773 & 1774, que j'entrepris chez moi le traitement d'une demoiſelle, âgée de 29 ans, nommée Œſterline, attaquée depuis pluſieurs années d'une maladie convulſive, dont les ſymptômes les plus fâcheux étoient, que le ſang ſe portoit avec impétuoſité vers la tête, & excitoit dans cette partie les plus cruelles douleurs de dents & d'oreilles, leſquelles étoient ſuivies de délire, fureur, vomiſſement & ſyncope. C'étoit pour moi l'occaſion la plus favorable d'obſerver avec exactitude, ce genre de *flux & reflux* que le MAGNÉTISME ANIMAL fait éprouver au corps humain. La malade avoit ſouvent des criſes ſalutaires, & un ſoulagement remarquable en étoit la ſuite; mais ce n'étoit qu'une jouiſ-

ſance momentanée & toujours imparfaite.

Le deſir de pénétrer la cauſe de cette imperfection, & mes obſervations non interrompues, m'amenèrent ſucceſſivement au point de reconnoître l'opération de la Nature, & de la pénétrer aſſez pour prévoir & annoncer, ſans incertitude, les différentes révolutions de la maladie. Encouragé par ce premier ſuccès, je ne doutai plus de la poſſibilité de la porter à ſa perfection, ſi je parvenois à découvrir qu'il exiſtât entre les corps qui compoſent notre globe, une action également réciproque & ſemblable à celle des corps céleſtes, moyennant laquelle je pourrois imiter artificiellement les révolutions périodiques du flux & reflux dont j'ai parlé.

J'avois ſur l'aimant les connoiſſances ordinaires ; ſon action ſur le fer,

l'aptitude de nos humeurs à recevoir ce minéral, & les différens essais faits tant en France, qu'en Allemagne & en Angleterre, pour les maux d'estomac & douleurs de dents, m'étoient connus. Ces motifs, joints à l'analogie des propriétés de cette matière avec le systême général, me la firent considérer comme la plus propre à ce genre d'épreuve. Pour m'assurer du succès de cette expérience, je préparai la malade, dans l'intervalle des accès, par un usage continué des martiaux.

Mes relations de société avec le Père Hell, Jésuite, professeur d'Astronomie à Vienne, me fournirent ensuite l'occasion de le prier de me faire exécuter par son artiste plusieurs pièces aimantées, d'une forme commode à l'application : il voulut bien s'en charger & me les remettre.

La malade ayant éprouvé, le 28

juillet 1774, un renouvellement de ſes accès ordinaires, je lui fis l'application ſur l'eſtomac & aux deux jambes, de trois pièces aimantées. Il en réſultoit, peu de temps après, des ſenſations extraordinaires; elle éprouvoit intérieurement des courans douloureux d'une matière ſubtile, qui, après différens efforts pour prendre leur direction, ſe déterminèrent vers la partie inférieure, & firent ceſſer pendant ſix heures tous les ſymptômes de l'accès. L'état de la malade m'ayant mis le lendemain dans le cas de renouveler la même épreuve, j'en obtins les mêmes ſuccès. Mon obſervation ſur ces effets, combinée avec mes idées ſur le ſyſtême général, m'éclaira d'un nouveau jour: en confirmant mes précédentes idées ſur l'influence de L'AGENT GÉNÉRAL, elle m'apprit qu'un autre principe faiſoit agir l'ai-

mant, incapable par lui-même de cette action ſur les nerfs; & me fit voir que je n'avois que quelques pas à faire pour arriver à la THÉORIE IMITATIVE qui faiſoit l'objet de mes recherches.

Quelques jours après, ayant rencontré le Père Hell, je lui appris, par forme de converſation, le meilleur état de la malade, les bons effets de mon procédé, & l'eſpoir que j'avois, d'après cette opération, de rencontrer bientôt le moyen de guérir les maladies de nerfs.

J'appris, peu de temps après, dans le public & par les Journaux, que ce Religieux, abuſant de ſa célébrité en Aſtronomie, & voulant s'approprier une découverte dont il ignoroit entièrement la nature & les avantages, s'étoit permis de publier qu'avec des pièces aimantées, auxquelles il ſuppoſoit une vertu ſpécifique dépendante

de

de leur forme, il s'étoit aſſuré des moyens de guérir les maladies de nerfs les plus graves. Pour accréditer cette opinion, il avoit adreſſé à pluſieurs Académies des garnitures compoſées de pièces aimantées de toutes les formes, en indiquant d'après leur figure, l'analogie qu'elles avoient avec les différentes maladies. Voici comme il s'exprimoit : « J'ai découvert, dans ces » figures conformes au *tourbillon ma-* » *gnétique*, une perfection de laquelle » dépend la vertu ſpécifique contre les » maladies; c'eſt par le défaut de cette » perfection, que les épreuves faites » en Angleterre & en France, n'ont » eu aucun ſuccès. » Et en affectant de confondre la fabrication des figures aimantées, avec la découverte dont je l'avois entretenu, il terminoit par dire « qu'il avoit tout communiqué aux Mé- » decins, & particulièrement à moi,

» dont il continueroit à se servir pour » faire ses épreuves. »

Les écrits réitérés du Père Hell sur cette matière, transmirent au public, toujours avide d'un spécifique contre les maladies nerveuses, l'opinion mal fondée, savoir, que la découverte en question consistoit dans le seul emploi de l'aimant. J'écrivis à mon tour pour détruire cette erreur, en publiant l'existance du MAGNÉTISME ANIMAL, essentiellement distinct de l'*aimant;* mais le public prévenu par un homme en réputation, resta dans son erreur.

Je continuai mes épreuves sur différentes maladies, afin de généraliser mes connoissances & d'en perfectionner l'application.

Je connoissois particulièrement M. le Baron de *Stoërck*, Président de la Faculté de Médecine à Vienne, & premier Médecin de Sa Majesté. Il étoit d'ail-

leurs convenable qu'il fût bien inſtruit de la nature de ma découverte & de ſon objet. Je mis en conſéquence ſous ſes yeux, les détails circonſtanciés de mes opérations, particulièrement ſur la communication & les courans de la matière magnétique animale; & je l'invitai à s'en aſſurer par lui-même, en lui annonçant que mon intention étoit de lui rendre compte, par la ſuite, de tous les progrès que je pourrois faire dans cette nouvelle carrière; & que pour lui donner la preuve la plus certaine de mon attachement, je lui communiquerois mes moyens ſans aucune réſerve.

La timidité naturelle de ce Médecin, appuyée ſans doute ſur des motifs que mon intention n'eſt pas de pénétrer, le détermina à me répondre qu'il ne vouloit rien connoître de ce que je lui annonçois, & qu'il m'invitoit à

ne pas compromettre la Faculté par la publicité d'une innovation de ce genre.

Les préventions du public & les incertitudes ſur la nature de mes moyens, me déterminèrent à publier une *Lettre le 5 janvier 1775, à un Médecin étranger*, dans laquelle je donnois une idée préciſe de ma théorie, des ſuccès que j'avois obtenus juſqu'alors & de ceux que j'avois lieu d'eſpérer. J'annonçois la nature & l'action du MAGNÉTISME ANIMAL, & l'analogie de ſes propriétés avec celles de l'*aimant* & de l'*électricité*. J'ajoutois, « que tous les corps » étoient, ainſi que l'aimant, ſuſceptibles de la communication de ce principe magnétique ; que ce fluide pénétroit tout ; qu'il pouvoit être accumulé & concentré, comme le fluide électrique ; qu'il agiſſoit dans l'éloignement ; que les corps animés » étoient diviſés en deux claſſes, dont

» l'une étoit ſuſceptible de ce magné-
» tiſme, & l'autre d'une vertu oppoſée
» qui en ſupprime l'action. » Enfin, je rendois raiſon des différentes ſenſations, & j'appuyois ces aſſertions des expériences qui m'avoient mis en état de les avancer.

Peu de jours avant la publication de cette Lettre, j'appris que M. Ingenhouſze, membre de l'Académie royale de Londres, & Inoculateur à Vienne, qui, en amuſant la nobleſſe & les perſonnes diſtinguées, par des expériences d'électricité renforcées, & par l'agrément avec lequel il varioit les effets de l'aimant, avoit acquis la réputation d'être Phyſicien; j'appris, dis-je, que ce particulier entendant parler de mes opérations, les traitoit de chimère, & alloit juſqu'à dire, « que le génie An-
» glois étoit ſeul capable d'une telle
» découverte, ſi elle pouvoit avoir

» lieu. » Il ſe rendit chez moi, non pour ſe mieux inſtruire, mais dans l'intention unique de me perſuader que je m'expoſois à donner dans l'erreur, & que je devois ſupprimer toute publicité, pour éviter le ridicule qui en feroit la ſuite.

Je lui répondis qu'il n'avoit pas aſſez de lumières pour me donner ce conſeil ; & qu'au ſurplus, je me ferois un plaiſir de le convaincre à la première occaſion. Elle ſe préſenta deux jours après. La demoiſelle Œſterline éprouva une frayeur & un refroidiſſement, qui lui occaſionnèrent une ſuppreſſion ſubite ; elle retomba dans ſes premières convulſions. J'invitai M. Ingenhouſze à ſe rendre chez moi. Il y vint accompagné d'un jeune Médecin. La malade étoit alors en ſyncope avec des convulſions. Je le prévins que c'étoit l'occaſion la plus favorable pour

ſe convaincre par lui-même de l'exiſtence du principe que j'annonçois, & de la propriété qu'il avoit de ſe communiquer. Je le fis approcher de la malade, dont je m'éloignai, en lui diſant de la toucher. Elle ne fit aucun mouvement. Je le rappelai près de moi, & lui communiquai le magnétiſme animal en le prenant par les mains : je le fis enſuite rapprocher de la malade, me tenant toujours éloigné, & lui dis de la toucher une ſeconde fois ; il en réſulta des mouvemens convulſifs. Je lui fis répéter pluſieurs fois cet attouchement, qu'il faiſoit du bout du doigt, dont il varioit chaque fois la direction ; & toujours, à ſon grand étonnement, il opéroit un effet convulſif dans la partie qu'il touchoit. Cette opération terminée, il me dit qu'il étoit convaincu. Je lui propoſai une ſeconde épreuve. Nous nous éloignâmes de la

malade, de manière à n'en être pas apperçus, quand même elle auroit eu ſa connoiſſance. J'offris à M. Ingenhouſze ſix taſſes de porcelaine, & le priai de m'indiquer celle à laquelle il vouloit que je communiquaſſe la vertu magnétique. Je la touchai d'après ſon choix : je fis enſuite appliquer ſucceſſivement les ſix taſſes ſur la main de la malade ; lorſqu'on parvint à celle que j'avois touchée, la main fit un mouvement & donna des marques de douleurs. M. Ingenhouſze ayant fait repaſſer les ſix taſſes, obtint le même effet.

Je fis alors rapporter ces taſſes dans le lieu où elles avoient été priſes ; & après un certain intervalle, lui tenant une main, je lui dis de toucher avec l'autre, celle de ces taſſes qu'il voudroit ; ce qu'il fit : ces taſſes rapprochées de la malade, comme pré-

cédemment, il en réſulta le même effet.

La communicabilité du principe étant bien établie aux yeux de M. Ingenhouſze, je lui propoſai une troiſième expérience, pour lui faire connoître ſon action dans l'éloignement, & ſa vertu pénétrante. Je dirigeai mon doigt vers la malade à la diſtance de 8 pas : un inſtant après, ſon corps fut en convulſion, au point de la ſoulever ſur ſon lit avec les apparences de la douleur. Je continuai, dans la même poſition, à diriger mon doigt vers la malade, en plaçant M. Ingenhouſze entre elle & moi ; elle éprouva les mêmes ſenſations. Ces épreuves répétées au gré de M. Ingenhouſze, je lui demandai s'il en étoit ſatisfait, & s'il étoit convaincu des propriétés merveilleuſes que je lui avois annoncées ; lui offrant, dans le cas contraire, de

répéter nos procédés. Sa réponſe fut, qu'il n'avoit plus rien à deſirer & qu'il étoit convaincu ; mais qu'il m'invitoit, par l'attachement qu'il avoit pour moi, à ne rien communiquer au public ſur cette matière, afin de ne pas m'expoſer à ſon incrédulité. Nous nous ſéparâmes. Je me rapprochai de la malade pour continuer mon traitement; il eut le plus heureux ſuccès. Je parvins le même jour à rétablir le cours ordinaire de la nature, & à faire ceſſer par-là tous les accidens qu'avoient occaſionnés la ſuppreſſion.

Deux jours après, j'appris avec étonnement, que M. Ingenhouſze tenoit dans le public des propos tout oppoſés à ceux qu'il avoit tenus chez moi, qu'il démentoit le ſuccès des différentes expériences dont il avoit été témoin ; qu'il affectoit de confondre le MAGNÉTISME ANIMAL avec

l'*aimant ;* & qu'il cherchoit à ternir ma réputation, en répandant, qu'*avec le ſecours de pluſieurs pièces aimantées, dont il s'étoit pourvu, il étoit parvenu à me démaſquer, & à connoître que ce n'étoit qu'une ſupercherie ridicule & concertée.*

J'avouerai que de tels propos me parurent d'abord incroyables, & qu'il m'en coûta d'être forcé d'en regarder M. Ingenhouſze comme l'auteur ; mais ſon aſſociation avec le Jéſuite Hell, les écrits inconſéquens de ce dernier, pour appuyer d'auſſi odieuſes imputations, & détruire l'effet de ma Lettre du 5 janvier, ne me permirent plus de douter que M. Ingenhouſze ne fût coupable. Je réfutai le père Hell, & me diſpoſois à former une plainte, lorſque la demoiſelle Œſterline, inſtruite des procédés de M. Ingenhouſze, fut tellement bleſſée de ſe voir ainſi

compromiſe, qu'elle retomba encore dans ſes premiers accidens, aggravés d'une fièvre nerveuſe. Son état fixa toute mon attention pendant quinze jours. C'eſt dans cette circonſtance, qu'en continuant mes recherches, je fus aſſez heureux pour ſurmonter les difficultés qui s'oppoſoient à ma marche, & pour donner à ma théorie la perfection que je deſirois. La guériſon de cette demoiſelle en fut le premier fruit; & j'ai eu la ſatisfaction de la voir, depuis cette époque, jouir d'une bonne ſanté, ſe marier, & avoir des enfans.

Ce fut pendant ces quinze jours que, déterminé à juſtifierma conduite, & à donner au public une juſte idée de mes moyens, en dévoilant la conduite de M. Ingenhouſze, j'en inſtruiſis M. de Stoërck, & lui demandai de prendre les ordres de la Cour, pour

qu'une Commiſſion de la Faculté fût chargée des faits, de les conſtater & de les rendre publics. Ma démarche parut être agréable à ce premier Médecin; il eut l'air de partager ma façon de penſer, & il me promit d'agir en conſéquence, en m'obſervant toutefois qu'il ne pouvoit pas être de la Commiſſion. Je lui propoſai pluſieurs fois de venir voir la demoiſelle Œſterline, & de s'aſſurer par lui-même du ſuccès de mon traitement. Ses réponſes, ſur cet article, furent toujours vagues & incertaines. Je lui expoſai combien il ſeroit avantageux à l'humanité d'établir dans la ſuite ma méthode dans les hôpitaux; & je lui demandai d'en démontrer dans ce moment l'utilité dans celui des Eſpagnols: il y acquieſça, & donna l'ordre néceſſaire à M. Reinlein, Médecin de cette maiſon. Ce dernier fut témoin

pendant huit jours des effets & de l'utilité de mes viſites ; il m'en témoigna pluſieurs fois ſon étonnement, & en rendit compte à M. de Stoërck. Mais je m'apperçus bientôt qu'on avoit donné de nouvelles impreſſions à ce premier Médecin : je le voyois preſque tous les jours, pour inſiſter ſur la demande d'une Commiſſion, & lui rappeler les choſes intéreſſantes dont je l'avois entretenu ; je ne voyois plus de ſa part qu'indifférence, froideur, & éloignement pour tout ce qui avoit quelque relation avec cette matière. N'en pouvant rien obtenir, M. Reinlein ayant ceſſé de me rendre compte, étant d'ailleurs inſtruit que ce changement de conduite étoit le fruit des démarches de M. Ingenhouſze, je ſentis mon inſuffiſance pour arrêter les progrès de l'intrigue, & je me condamnai au ſilence.

M. Ingenhouſze, enhardi par le ſuccès de ſes démarches, acquit de nouvelles forces ; il ſe fit un mérite de ſon incrédulité, & parvint en peu de temps à faire taxer d'eſprit foible quiconque ſuſpendoit ſon jugement, ou n'étoit pas de ſon avis. Il eſt aiſé de comprendre qu'il n'en falloit pas davantage pour éloigner la multitude, & me faire regarder au moins comme un viſionnaire, d'autant que l'indifférence de la Faculté ſembloit appuyer cette opinion. Ce qui me parut bien étrange, fut de la voir accueillir, l'année ſuivante, par M. Klinkoſch, profeſſeur de Médecine à Prague, qui, ſans me connoître & ſans avoir aucune idée de l'état de la queſtion, eut la foibleſſe, pour ne rien dire de plus, d'appuyer dans des écrits publics *,

* *Lettre ſur le Magnétiſme animal & l'Elec-*

le ſingulier détail des impoſtures que M. Ingenhouſze avoit avancées ſur mon compte.

Quoi qu'il en fût alors de l'opinion publique, je crus que la vérite ne pouvoit être mieux appuyée que par des faits. J'entrepris le traitement de différentes maladies, telles, entre autres, qu'une hémiplégie, ſuite d'une apoplexie; des ſuppreſſions, des vomiſſemens de ſang, des coliques fréquentes & un ſommeil convulſif dès l'enfance, avec un crachement de ſang & ophtalmies habituelles. M. Bauer, profeſſeur de Mathématiques à Vienne, d'un mérite diſtingué, étoit attaqué de cette dernière maladie. Mes travaux

---

trophore, adreſſée à M. le Comte de Kinſzky. Elle a été inſérée dans les Actes des Savans de Bohême, de l'année 1776, Tome II. Elle fut auſſi imprimée ſéparément, & répandue à Vienne l'année ſuivante.

furent

furent ſuivis du plus heureux ſuccès ; & M. Bauer eut l'honnêteté de donner lui-même au public une relation détaillée de ſa guériſon ; mais la prévention avoit pris le deſſus. J'eus cependant la ſatisfaction d'être aſſez bien connu d'un grand Miniſtre, d'un Conſeiller privé & d'un Conſeiller aulique, amis de l'humanité, qui avoient ſouvent reconnu la vérité par eux-mêmes, pour la leur voir ſoutenir & protéger : ils firent même pluſieurs tentatives pour écarter les ténèbres dont on cherchoit à l'obſcurcir ; mais on les éloigna conſtamment, en leur oppoſant que l'avis des Médecins étoit ſeul capable de déterminer : leur bonne volonté ſe réduiſit ainſi à m'offrir de donner à mes écrits la publicité qui me feroit néceſſaire dans les pays étrangers.

Ce fut par cette voie que ma Lettre

explicative du 5 janvier 1775, fut communiquée à la plupart des Académies des Sciences, & à quelques Savans. La ſeule Académie de Berlin, fit le 24 mars de cette année, une réponſe écrite, par laquelle, en confondant les propriétés du Magnétiſme animal que j'annonçois, avec celles de l'aimant, dont je ne parlois que comme conducteur, elle tomboit dans différentes erreurs; & ſon avis étoit que j'étois dans l'illuſion.

Cette Académie n'a pas ſeule donné dans l'erreur de confondre le MAGNÉTISME ANIMAL avec le *minéral*, quoique j'aie toujours perſiſté dans mes écrits à établir que l'uſage de l'aimant, quoiqu'utile, étoit toujours imparfait ſans le ſecours de la théorie du Magnétiſme animal. Les Phyſiciens & Médecins avec leſquels j'ai été en correſpondance, ou qui ont cherché à me

pénétrer, pour uſurper cette découverte, ont prétendu & affecté de répandre, les uns que l'aimant étoit le ſeul agent que j'employaſſe; les autres, que j'y joignois l'électricité, & cela, parce qu'on ſavoit que j'avois fait uſage de ces deux moyens. La plupart d'entre eux ont été détrompés par leur propre expérience; mais au lieu de reconnoître la vérité que j'annonçois, ils ont conclu, de ce qu'ils n'obtenoient pas de ſuccès par l'uſage de ces deux agens, que les guériſons annoncées de ma part étoient ſuppoſées, & que ma théorie étoit illuſoire. Le deſir d'écarter pour jamais de ſemblables erreurs, & de mettre la vérité dans ſon jour, m'a déterminé à ne plus faire aucun uſage de l'électricité ni de l'aimant depuis 1776.

Le peu d'accueil fait à ma découverte, & la foible eſpérance qu'elle

m'offroit pour l'avenir, me déterminèrent à ne plus rien entreprendre de public à Vienne, & à faire un voyage en Souabe & en Suiſſe, pour ajouter à mon expérience, & me mener à la vérité par des faits. J'eus effectivement la ſatisfaction d'obtenir pluſieurs guériſons frappantes en Souabe, & d'opérer dans les hôpitaux, ſous les yeux des Médecins de Berne & de Zurich, des effets qui, en ne leur laiſſant aucun doute ſur l'exiſtence du MAGNÉTISME ANIMAL, & ſur l'utilité de ma théorie, diſſipèrent l'erreur dans laquelle mes contradicteurs les avoient déja jetés.

Ce fut de l'année 1774 à celle de 1775, qu'un eccléſiaſtique homme de bonne foi, mais d'un zèle exceſſif, opéra dans le diocèſe de Ratisbonne, ſur différens malades du genre nerveux, des effets qui parurent ſurnatu-

rels, aux yeux des hommes les moins prévenus & les plus éclairés de cette contrée. Sa réputation s'étendit juſqu'à Vienne, où la ſociété étoit diviſée en deux partis ; l'un traitoit ces effets d'impoſtures & de ſupercherie ; tandis que l'autre les regardoit comme des merveilles opérées par la puiſſance divine. L'un & l'autre cependant étoient dans l'erreur ; & mon expérience m'avoit appris dès-lors, que cet homme n'étoit en cela que l'inſtrument de la Nature. Ce n'étoit que parce que ſa profeſſion, ſecondée du haſard, déterminoit près de lui certaines combinaiſons naturelles, qu'il renouveloit les ſymptômes périodiques des maladies, ſans en connoître la cauſe. La fin de ces paroxiſmes étoit regardée comme des guériſons réelles : le temps ſeul put déſabuſer le public.

Me retirant à Vienne, ſur la fin de

l'année 1775, je paſſai par Munic, où ſon Alteſſe l'Electeur de Bavière, voulut bien me conſulter ſur cette matière, & me demander ſi je pouvois lui expliquer ces prétendues merveilles. Je fis ſous ſes yeux des expériences qui écartèrent les préjugés de ſa perſonne, en ne lui laiſſant aucun doute ſur la vérité que j'annonce. Ce fut peu de temps après que l'Académie des Sciences de cette capitale me fit l'honneur de m'admettre au rang des ſes membres.

Je fis, en l'année 1776, un ſecond voyage en Bavière; j'y obtins les mêmes ſuccès dans des maladies de différens genres. J'opérai particulièrement la guériſon d'une goutte-ſereine imparfaite, avec paralyſie des membres, dont étoit attaqué M. d'Oſterwald, directeur de l'Académie des Sciences de Munic; il a eu l'honnê-

tèté d'en rendre compte au public, ainſi que des autres effets dont il avoit été témoin *. De retour à Vienne, je perſiſtai juſqu'à la fin de la même année, à ne plus rien entreprendre ; & je n'aurois pas changé de réſolution, ſi mes amis ne s'étoient réunis pour la combattre : leurs inſtances, jointes au deſir que j'avois de faire triompher la vérité, me firent concevoir l'eſpérance d'y parvenir par de nouveaux ſuccès, & ſur-tout par quelque guériſon éclatante. J'entrepris dans cette vue, entre autres malades, la demoiſelle Paradis, âgée de 18 ans,

* On a publié au commencement de 1778, un *Recueil des Cures opérées par le Magnétiſme, imprimé à Leipſic*. Ce Recueil informe, dont j'ignore l'auteur, n'a que le mérite d'avoir réuni fidèlement, & ſans partialité, les Relations & les Ecrits pour & contre mon ſyſtême.

née de parens connus : particulièrement connue elle-même de Sa Majeſté l'Impératrice-Reine , elle recevoit de ſa bienfaiſance une penſion dont elle jouiſſoit , comme abſolument aveugle, depuis l'âge de 4 ans. C'étoit une goutte-ſereine parfaite, avec des convulſions dans les yeux. Elle étoit de plus attaquée d'une mélancolie , accompagnée d'obſtructions à la rate & au foie , qui la jetoient ſouvent dans des accès de délire & de fureur, propres à perſuader qu'elle étoit d'une folie conſommée.

J'entrepris encore la nommée Zwelferine , âgée de 19 ans , étant aveugle dès l'âge de deux ans d'une goutte-ſereine , accompagnée d'une taie rideuſe & très-épaiſſe, avec atrophie du globe; elle étoit de plus attaquée d'un crachement de ſang périodique. J'avois pris cette fille dans la maiſon des Or-

phelins à Vienne ; ſon aveuglement étoit atteſté par les Adminiſtrateurs.

J'entrepris, dans le même temps, la demoiſelle Oſſine, âgée de 18 ans, penſionnée de Sa Majeſté, comme fille d'un officier de ſes armées. Sa maladie conſiſtoit dans une phthiſie purulente & une mélancolie atrabilaire, accompagnée de convulſions, fureur, vomiſſemens, crachemens de ſang, & ſyncopes. Ces trois malades étoient, ainſi que d'autres, logées dans ma maiſon, pour pouvoir ſuivre mon traitement ſans interruption. J'ai été aſſez heureux pour pouvoir les guérir toutes les trois.

Le père & la mère de la demoiſelle Paradis, témoins de ſa guériſon, & des progrès qu'elle faiſoit dans l'uſage de ſes yeux, s'empressèrent de répandre cet évènement & leur ſatisfaction. On accourut en foule chez

moi pour s'en aſſurer; & chacun, après avoir mis la malade à un genre d'épreuve, ſe retiroit dans l'admiration, en me diſant les choſes les plus flatteuſes.

Les deux Préſidens de la Faculté, à la tête d'une députation de leur corps, déterminés par les inſtances répétées de M. Paradis, ſe rendirent chez moi; & après avoir examiné cette demoiſelle, ils joignirent hautement leur témoignage à celui du public. M. de Stoërck, l'un de ces Meſſieurs, qui connoiſſoit particulièrement cette jeune perſonne, l'ayant traitée pendant dix ans ſans aucun ſuccès, m'exprima ſa ſatisfaction d'une cure auſſi intéreſſante, & ſes regrets d'avoir autant différé à favoriſer, par ſon aveu, l'importance de cette découverte. Pluſieurs Médecins, chacun en particulier, ſuivirent l'exemple de nos chefs,

& rendirent le même hommage à la vérité.

D'après des démarches auſſi authentiques, M. Paradis crut devoir exprimer ſa reconnoiſſance en la tranſmettant, par ſes écrits, à toute l'Europe. C'eſt lui qui, dans le temps, a conſacré dans les feuilles publiques, les détails * intéreſſans de la guériſon de ſa fille.

Du nombre des Médecins qui étoient

* Voici, pour la ſatisfaction du lecteur, le Précis hiſtorique de cette cure ſingulière; il a été fidèlement extrait de la relation écrite en langue allemande, par le Père lui-même. C'eſt lui qui me l'a remiſe au mois de mars de l'année 1777, pour la rendre publique; elle eſt actuellement ſous mes yeux.

Marie-Thérèſe Paradis, fille unique de M. Paradis, Secrétaire de LL. MM. II. & RR. eſt née à Vienne le 15 mai 1759: elle avoit les yeux bien organiſés.

venus chez moi ſatisfaire leur curioſité, étoit M. Barth, profeſſeur d'Anatomie des maladies des yeux, & opérant de la cataracte; il avoit même reconnu deux fois que la demoiſelle Paradis jouiſſoit de la faculté de voir. Cet homme emporté par l'envie, oſa répandre dans le public que cette demoiſelle ne voyoit pas, & qu'il s'en étoit aſſuré par lui-même; il appuyoit cette aſſertion, de ce qu'elle ignoroit

---

Le 9 décembre 1762, on s'apperçut à ſon réveil qu'elle n'y voyoit plus; ſes parens furent d'autant plus ſurpris & affligés de cet accident ſubit, que depuis ſa naiſſance, rien n'avoit annoncé de l'altération dans cet organe.

On reconnut que c'étoit une goutte-ſereine parfaite, dont la cauſe pouvoit être une humeur répercutée, ou une frayeur dont cet enfant pouvoit avoir été frappé la même nuit, par un bruit qui ſe fit à la porte de ſa chambre.

ou confondoit le nom des objets qui lui étoient préſentés. On lui répondoit de toute part, qu'il confondoit en cela l'incapacité néceſſaire des aveugles de naiſſance ou du premier âge, avec les connoiſſances acquiſes des aveugles opérés de la cataracte. Comment, lui diſoit-on, un homme de votre profeſſion peut-il produire une erreur auſſi groſſière? Mais ſon impudence répondoit à tout par l'affirmative du con-

---

Les parens déſolés, employèrent d'abord les moyens qui furent jugés les plus propres à remédier à cet accident, tels que les véſicatoires, les ſangſues & les cautères.

Le premier de ces moyens fut même porté fort loin, puiſque pendant plus de deux mois ſa tête fut couverte d'un emplâtre, qui entretenoit une ſuppuration continuelle. On y joignit pendant pluſieurs années les purgatifs & apéritifs, l'uſage de la plante pulſatille & de la racine valériane. Ces différens moyens

traire. Le public avoit beau lui répéter que mille témoins déposoient en faveur de la guérison ; lui seul soutenant la négative, s'associoit ainsi à M. Ingenhousze, Inoculateur dont j'ai parlé.

Ces deux personnages, traités d'abord comme extravagans par les personnes honnêtes & sensées, parvinrent à former une cabale pour enlever la demoiselle Paradis à mes soins, dans l'état d'imperfection où étoient encore ses yeux, d'empêcher qu'elle fût pré-

---

n'eurent aucuns succès ; son état même étoit aggravé de convulsions dans les yeux & les paupières, qui, en se portant vers le cerveau, donnoient lieu à des transports qui faisoient craindre l'aliénation d'esprit. Ses yeux devinrent saillans, & ils étoient tellement déplacés, qu'on n'appercevoit le plus souvent que le blanc ; ce qui, joint à la convulsion, rendoit son aspect désagréable & pénible à supporter. On eut recours, l'année dernière,

ſentée à Sa Majeſté, comme elle devoit l'être, & d'accréditer ainſi ſans retour l'impoſture avancée. On entreprit à cet effet d'échauffer M. Paradis, par la crainte de voir ſupprimer la penſion de ſa fille, & pluſieurs autres avantages qui lui étoient annoncés. En conſéquence, il réclama ſa fille. Celle-ci, de concert avec ſa mère, lui témoigna ſa répugnance, & la crainte que ſa

---

à l'électricité, qui lui a été adminiſtrée ſur les yeux, par plus de trois mille ſecouſſes; elle en éprouvoit juſqu'à cent par ſéance. Ce dernier moyen lui a été funeſte, & il a tellement ajouté à ſon irritabilité & à ſes convulſions, qu'on n'a pu la préſerver d'accident que par des ſaignées réitérées.

M. le Baron de Wenzel, dans ſon dernier ſéjour à Vienne, fut chargé de la part de S. M. de l'examiner & de lui donner des ſecours, s'il étoit poſſible; il dit après cet examen, qu'il la croyoit incurable.

guériſon ne fût imparfaite. On inſiſta ; & cette contrariété , en renouvelant ſes convulſions , lui occaſionna une rechute fâcheuſe. Elle n'eut cependant point de ſuite relativement à ſes yeux ; elle continua à en perfectionner l'uſage. Le père la voyant mieux , & toujours animé par la cabale , renouvela ſes démarches ; il redemanda ſa fille avec chaleur , & força ſa femme à l'exiger. La fille réſiſta, par les mêmes motifs que précédemment. La mère , qui juſqu'alors les avoit appuyés ,

Malgré cet état & les douleurs qui l'accompagnoient , ſes parens ne négligèrent rien pour ſon éducation & la diſtraire de ſes ſouffrances : elle avoit fait de grands progrès dans la muſique ; & ſon talent ſur l'orgue & le clavecin , lui procura l'heureux avantage d'être connue de l'Impératrice-Reine. Sa Majeſté , touchée de ſon malheureux état , a bien voulu lui accorder une penſion.

& m'avoit prié d'excuſer les extravagances de ſon mari, vint m'annoncer le 29 avril, qu'elle entendoit dès l'inſtant retirer ſa fille. Je lui répondis qu'elle en étoit la maîtreſſe; mais que s'il en réſultoit de nouveaux accidens, elle devoit renoncer à mes ſoins. Ce propos fut entendu de ſa fille; il émut ſa ſenſibilité, & elle retomba dans un

---

Le docteur Meſmer, Médecin, connu depuis quelques années par la découverte du Magnétiſme animal, & qui avoit été témoin des premiers traitemens qui lui avoient été faits dans ſon enfance, obſervoit depuis quelque temps cette malade avec une attention particulière, toutes les fois qu'il avoit occaſion de la rencontrer; il s'informoit des circonſtances qui avoient accompagné cette maladie, & des moyens dont on s'étoit ſervi pour la traiter juſqu'alors. Ce qu'il jugeoit le plus contraire, & qui paroiſſoit l'inquiéter, fut la manière dont on avoit fait uſage de l'électricité.

état de convulſion. Elle fut ſecourue par M. le comte de Pellegrini, l'un de mes malades. La mère qui entendit ſes cris, me quitta bruſquement, arracha ſa fille avec fureur des mains de la perſonne qui la ſecouroit, en diſant: Malheureuſe, tu es auſſi d'intelligence avec les gens de cette maiſon! & la jeta avec rage la tête contre la muraille. Tous les accidens de cette infortunée ſe renouvelèrent. J'accourus

Nonobſtant le degré où cette maladie étoit parvenue, il fit eſpérer à la famille qu'il feroit reprendre aux yeux leur poſition naturelle, en appaiſant les convulſions & calmant les douleurs; & quoiqu'on ait ſu par la ſuite qu'il avoit dès-lors conçu l'eſpérance de lui rendre la faculté de voir, il ne la témoigna point aux parens, auxquels une expérience malheureuſe & des contrariétés ſoutenues, avoient fait former la réſolution de ne plus faire aucune tentative pour une guériſon qu'ils regardoient comme impoſſible.

vers elle pour la ſecourir ; la mère toujours en fureur, ſe jeta ſur moi, pour m'en empêcher, en m'accablant d'injures. Je l'éloignai par la médiation de quelques perſonnes de ma famille, & je me rapprochai de ſa fille pour lui donner mes ſoins. Pendant qu'elle m'occupoit, j'entendis de nouveaux cris de fureur, & des efforts répétés pour ouvrir & fermer alternativement la porte de la pièce où j'étois. C'étoit le ſieur Paradis, qui, averti par un domeſtique de ſa femme,

---

M. Meſmer a commencé ſon traitement le 20 janvier dernier : ſes premiers effets ont été de la chaleur & de la rougeur à la tête ; elle avoit enſuite du tremblement aux jambes & aux bras ; elle éprouvoit à la nuque un léger tiraillement, qui portoit ſa tête en arrière, & qui, en augmentant ſucceſſivement, ajoutoit à l'ébranlement convulſif des yeux.

s'étoit introduit chez moi l'épée à la main, & vouloit entrer dans cet appartement, tandis que mon domeſtique cherchoit à l'éloigner en aſſurant ma porte. On parvint à déſarmer ce furieux, & il ſortit de ma maiſon, après avoir vomi mille imprécations contre moi & ma famille. Sa femme, d'un autre côté, étoit tombée en foibleſſe; je lui fis donner les ſecours dont elle avoit beſoin, & elle ſe retira quelques heures après; mais leur malheureuſe fille éprouvoit des vomiſſe-

---

Le ſecond jour du traitement, M. Meſmer produiſit un effet qui ſurprit beaucoup les perſonnes qui en furent témoins : étant aſſis à côté de la malade, il dirigeoit ſa canne vers ſa figure repréſentée par une glace, & en même temps qu'il agitoit cette canne, la tête de la malade en ſuivoit les mouvemens; cette ſenſation étoit ſi forte, qu'elle annonçoit elle-même les différentes variations du

mens, des convulſions & des fureurs, que le moindre bruit, & ſur-tout le ſon des cloches, renouveloit avec excès. Elle étoit même retombée dans ſon premier aveuglement, par la violence du coup que ſa mère lui avoit occaſionné, ce qui me donnoit lieu de craindre pour l'état du cerveau.

Tels furent pour elle & pour moi, les funeſtes effets de cette affligeante ſcène. Il m'eût été facile d'en faire conſtater

---

mouvement de la canne. On s'apperçut bientôt, que l'agitation des yeux s'augmentoit & diminuoit alternativement, d'une manière très-ſenſible; leurs mouvemens multipliés en dehors & en dedans, étoient quelquefois ſuivis d'un entière tranquillité; elle fut abſolue dès le quatrième jour, & les yeux prirent leur ſituation naturelle: ce qui donna lieu de remarquer que le gauche étoit plus petit que le droit; mais en continuant le traitement, ils s'égalisèrent parfaitement.

juridiquement les excès, par le témoignage de M. le comte de Pellegrini, & celui de huit personnes qui étoient chez moi, sans parler d'autant de voisins qui étoient en état de déposer la vérité ; mais uniquement occupé de sauver, s'il étoit possible, la demoiselle Paradis, je négligeois tous les moyens que m'offroit la justice. Mes

---

Le tremblement des membres cessa peu de jours après ; mais elle éprouvoit à l'occiput une douleur qui pénétroit la tête, & augmentoit en s'insinuant en avant : lorsqu'elle parvint à la partie où s'unissent les nerfs optiques, il lui sembla pendant deux jours que sa tête se divisoit en deux parties. Cette douleur suivit les nerfs optiques, en se divisant comme eux ; elle la définissoit comme des piqûres de pointes d'aiguilles, qui, en s'avançant successivement vers les globes, parvinrent à les pénétrer & à s'y multiplier en se répandant dans la rétine. Ces sensations étoient souvent accompagnées de secousses.

amis ſe réunirent en vain pour me faire entrevoir l'ingratitude démontrée de cette famille, & les ſuites infructueuſes de mes travaux ; j'inſiſtois dans ma première réſolution, & j'aurois à m'en féliciter, ſi j'avois pu vaincre, par des bienfaits, les ennemis de la vérité & de mon repos.

J'appris le lendemain que le ſieur

L'odorat de la malade étoit altéré depuis pluſieurs années, & la ſécrétion du mucus ne ſe faiſoit pas. Son traitement lui fit éprouver un gonflement intérieur du nez & des parties voiſines, qui ſe détermina dans huit jours, par une évacuation copieuſe d'une matière verte & viſqueuſe ; elle eut en même temps une diarrhée d'une abondance extraordinaire ; les douleurs des yeux s'augmentèrent, & elle ſe plaignit de vertiges. M. Meſmer jugea qu'ils étoient l'effet des premières impreſſions de la lumière ; il fit alors demeurer la malade chez lui, afin de s'aſſurer des précautions néceſſaires.

Paradis, cherchant à couvrir fes excès, répandoit dans le public les imputations les plus atroces fur mon compte, & toujours dans la vue de retirer fa fille, & de prouver, par fon état, le danger de mes moyens. Je reçus, en effet, par M. Oft, médecin de la Cour, un *ordre* par écrit de M. de Stoërck, en fa qualité de premier médecin, *daté de Schoenbrunn, le 2 mai 1777,*

La fenfibilité de cet organe devint telle, qu'après avoir couvert fes yeux d'un triple bandeau, il fut encore forcé de la tenir dans une chambre obfcure, d'autant que la moindre impreffion de la lumière, fur toutes les parties du corps indifféremment, l'agitoit au point de la faire tomber. La douleur qu'elle éprouvoit dans les yeux changea fucceffivement de nature; elle étoit d'abord générale & cuifante, ce fut enfuite une vive démangeaifon, qui fe termina par une fenfation femblable à celle que produiroit un pinceau légèrement promené fur la rétine.

qui m'enjoignoit de *finir cette ſupercherie* (c'étoit ſon expreſſion), « & de » rendre la demoiſelle Paradis à ſa » famille, ſi je penſois qu'elle pût » l'être ſans danger. »

Qui auroit pu croire que M. de Stoërck, qui étoit bien inſtruit, par le même médecin, de tout ce qui s'étoit paſſé chez moi, & qui, depuis ſa pre-

---

Ces effets progreſſifs donnèrent lieu à M. Meſmer de penſer que la cure étoit aſſez avancée, pour donner à la malade une première idée de la lumière & de ſes modifications. Il lui ôta le bandeau, en la laiſſant dans la chambre obſcure, & l'invita à faire attention à ce qu'éprouvoient ſes yeux devant leſquels il plaçoit alternativement des objets blancs & noirs ; elle expliquoit la ſenſation que lui occaſionnoient les premiers, comme ſi on lui inſinuoit dans le globe des pointes ſubtiles, dont l'effet douloureux prenoit la direction du cerveau : cette douleur & les différentes ſenſations qui l'accompagnoient,

mière viſite, étoit venu deux fois ſe convaincre par lui-même des progrès de la malade, & de l'utilité de mes moyens, ſe fût permis d'employer à mon égard l'expreſſion de l'offenſe & du mépris? J'avois lieu de penſer au contraire, qu'eſſentiellement placé pour reconnoître une vérité de ce

---

augmentoient & diminuoient en raiſon du degré de blancheur des objets qui étoient préſentés; & M. Meſmer les faiſoit ceſſer tout-à-fait, en leur ſubſtituant des noirs.

Par ces effets ſucceſſifs & oppoſés, il fit connoître à la malade que la cauſe de ces ſenſations étoit externe, & qu'elles différoient en cela de celles qu'elle avoit eues juſqu'alors; il parvint ainſi à lui faire concevoir la différence de la lumière & de ſa privation, ainſi que de leur gradation. Pour continuer ſon inſtruction, M. Meſmer lui préſenta les différentes couleurs; elle obſervoit alors que la lumière s'inſinuoit plus doucement, & lui laiſſoit quelque impreſſion:

genre, il en ſeroit le défenſeur. J'oſe même dire que, comme Préſident de la Faculté, plus encore, comme dépoſitaire de la confiance de Sa Majeſté, c'étoit le premier de ſes devoirs de protéger, dans cette circonſtance, un membre de la Faculté qu'il ſavoit être ſans reproche, & qu'il avoit cent fois aſſuré de ſon attachement & de ſon eſtime. Je répondis, au ſurplus, à cet

---

elle les diſtingua bientôt en les comparant, mais ſans pouvoir retenir leurs noms, quoiqu'elle eût une mémoire très-heureuſe. A l'aſpect du noir, elle diſoit triſtement qu'elle ne voyoit plus rien, & que cela lui rappeloit ſa cécité.

Dans les premiers jours, l'impreſſion d'un objet ſur la rétine, duroit une minute après l'avoir regardé; enſorte que pour en diſtinguer un autre, & ne le pas confondre avec le premier, elle étoit forcée de couvrir ſes yeux pendant que duroit ſa première impreſſion.

ordre peu réfléchi, que la malade étoit hors d'état d'être tranſportée ſans être expoſée à périr.

Le danger de la mort auquel étoit expoſée mademoiſelle Paradis, en impoſa ſans doute à ſon père, & lui fit faire quelques réflexions. Il employa près de moi la médiation de deux perſonnes recommandables, pour m'engager à donner encore mes ſoins à ſa fille. Je lui fis dire que ce ſeroit à la condition, que ni lui ni ſa femme ne

---

Elle diſtinguoit dans une obſcurité où les autres perſonnes voyoient difficilement; mais elle perdit ſucceſſivement cette faculté, lorſque ſes yeux purent admettre plus de lumière.

Les muſcles moteurs de ſes yeux ne lui ayant point ſervi juſque-là, il a fallu lui en apprendre l'uſage pour diriger les mouvemens de cet organe, chercher les objets, les voir, les fixer directement, & indiquer leur

paroîtroient plus dans ma maison. Mon traitement, en effet, surpassa mes espérances, & neuf jours suffirent pour calmer entièrement les convulsions & faire cesser les accidens; mais l'aveuglement étoit le même.

Quinze jours de traitement le firent cesser, & rétablirent l'organe dans l'état où il étoit avant l'accident. J'y joignis encore quinze jours d'instruc-

---

situation. Cette instruction, dont on ne peut rendre les difficultés multipliées, étoit d'autant plus pénible, qu'elle étoit souvent interrompue par des accès de mélancolie, qui étoient une suite de sa maladie.

Le 9 février, M. Mesmer essaya, pour la première fois, de lui faire voir des figures & des mouvemens; il se présenta lui-même devant elle dans la chambre obscure. Elle fut effrayée en voyant la figure humaine: le nez lui parut ridicule, & pendant plusieurs jours elle ne pouvoit le regarder sans éclater de rire. Elle demanda à voir un chien qu'elle

tion, pour perfectionner & raffermir ſa ſanté. Le public vint alors s'aſſurer de ſon rétabliſſement, & chacun en particulier me donna, même par écrit, de nouveaux témoignages de ſa ſatisfaction. Le ſieur Paradis, aſſuré du bon état de ſa fille par M. Oſt, qui, à ſa requiſition, & de mon conſentement, ſuivoit les progrès du traitement, écrivit une lettre à ma femme, où il la remercioit de ſes ſoins mater-

---

careſſoit ſouvent ; l'aſpect de cet animal lui parut plus agréable que celui de l'homme. Ne ſachant pas le nom des figures, elle en déſignoit exactement la forme avec le doigt. Un point d'inſtruction des plus difficiles, a été de lui apprendre à toucher ce qu'elle voyoit & à combiner ces deux facultés. N'ayant aucune idée de la diſtance, tout lui ſembloit à ſa portée, quel qu'en fût l'éloignement, & les objets lui paroiſſoient s'agrandir à meſure qu'elle s'en approchoit.

nels. Il m'adreſſa auſſi le même remerciement, en me priant d'agréer ſes excuſes ſur le paſſé, & ſa reconnoiſſance pour l'avenir : il terminoit en me priant de lui renvoyer ſa fille, pour lui faire reſpirer l'air de la campagne où il alloit ſe rendre ; que de-là il la renverroit chez moi, toutes les fois que je le jugerois néceſſaire pour continuer ſon inſtruction, & qu'il eſ-

---

L'exercice continuel qu'elle étoit obligée de faire pour combattre ſa mal-adreſſe, & le grand nombre de choſes qu'elle avoit à apprendre, la chagrinoit quelquefois au point de lui faire regretter ſon état précédent ; d'autant que, lorſqu'elle étoit aveugle, on admiroit ſon adreſſe & ſon intelligence. Mais ſa gaieté naturelle lui faiſoit prendre le deſſus, & les ſoins continués de M. Meſmer lui faiſoient faire de nouveaux progrès. Elle eſt inſenſiblement parvenue à ſoutenir le grand jour, & à diſtinguer parfaitement les objets à toute diſtance ; rien ne lui échappoit, même

péroit que je voudrois bien lui accorder mes ſoins. Je le crus de bonne foi, & lui renvoyai ſa fille le 8 du mois de juin. J'appris dès le lendemain, que ſa famille affectoit de répandre qu'elle étoit toujours aveugle & convulſive, & la préſentoit comme telle, en la forçant d'imiter les convulſions & l'aveuglement. Cette nouvelle éprouva d'abord quelques contradictions de la

---

dans les figures peintes en miniature, dont elle contrefaiſoit les traits & l'attitude. Elle avoit même le talent ſingulier de juger, avec une exactitude ſurprenante, le caractère des perſonnes qu'elle voyoit, par leur phyſionomie. La première fois qu'elle a vu le ciel étoilé, elle a témoigné de l'étonnement & de l'admiration; & depuis ce moment, tous les objets qui lui ſont préſentés, comme beaux & agréables, lui paroiſſent très-inférieurs à l'aſpect des étoiles, pour leſquelles elle témoigne une préférence & un empreſſement décidés.

part

par des perſonnes qui s'étoient aſſurées du contraire; mais elle fut ſoutenue & accréditée par la cabale obſcure dont le ſieur Paradis étoit l'inſtrument, ſans qu'il me fût poſſible d'en arrêter les progrès par les témoignages les plus recommandables, tels que ceux de M. de Spielmann, Conſeiller aulique de LL. MM. & directeur de la Chancellerie d'Etat; de MM. les Conſeillers de LL. MM. de Molitor, de

---

Le grand nombre de perſonnes de tous les états, qui venoit la voir, a fait craindre à M. Meſmer qu'elle n'en fût exceſſivement fatiguée, & ſa prudence l'a engagé à prendre des précautions à cet égard. Ses contradicteurs s'en ſont prévalus, ainſi que de la maladreſſe & de l'incapacité de la jeune perſonne, pour attaquer la réalité de ſa guériſon; mais M. Meſmer aſſure que l'organe eſt dans ſa perfection, & qu'elle en falicitera l'uſage en l'exerçant avec application & perſévérance.

Umlauer, médecin de LL. MM.; de Boulanger, de Heufeld, & de MM. le baron de Colnbach & de Weber, qui, indépendamment de plusieurs autres personnes, ont suivi par eux-mêmes, presque tous les jours, mes procédés & leurs effets. C'est ainsi qu'on est successivement parvenu, malgré ma persévérance & mes travaux, à placer au rang des suppositions, ou tout au moins des choses les plus incertaines, la vérité la plus authentiquement démontrée.

Il est aisé de concevoir combien je devois être affecté de l'acharnement de mes adversaires à me nuire, & de l'ingratitude d'une famille que j'avois comblée de bienfaits. Néanmoins, je continuai pendant les six derniers mois de l'année 1777, à perfectionner la guérison de la demoiselle Ossine & de la nommée Zwelferine, dont on

ſe rappellera qu'à l'égard des yeux, l'état étoit encore plus grave que celui de la demoiſelle Paradis. Je continuai encore avec ſuccès le traitement des malades qui me reſtoient, particulièrement celui de la demoiſelle Wipior, âgée de neuf ans, ayant ſur un œil une excroiſſance de la cornée, connue ſous le nom de ſtaphylome; & cette élévation de nature cartilagineuſe, qui étoit de 3 à 4 lignes, la privoit de la faculté de voir de cet œil-là. Je ſuis heureuſement parvenu à réſoudre cette excroiſſance, au point de lui rendre la faculté de lire de côté. Il ne lui reſtoit qu'une taie légère au centre de la cornée, & je ne doute pas que je ne l'euſſe fait diſparoître entièrement, ſi les circonſtances m'avoient permis de prolonger ſon traitement; mais fatigué de mes travaux depuis douze ans conſécutifs, plus encore de l'animo-

ſité ſoutenue de mes adverſaires, ſans avoir recueilli de mes recherches & de mes peines, d'autre ſatisfaction que celle que l'adverſité ne pouvoit m'ôter, je crus avoir rempli, juſqu'alors, tout ce que je devois à mes concitoyens; & perſuadé qu'un jour on me rendroit plus de juſtice, je réſolus de voyager, dans l'unique objet de me procurer le délaſſement dont j'avois beſoin. Mais pour aller, autant qu'il étoit en moi, au devant du préjugé & des imputations, je diſpoſai les choſes de manière à laiſſer chez moi, pendant mon abſence, la demoiſelle Offine & la nommée Zwelferine. J'ai pris depuis la précaution de dire au public le motif de cet arrangement, en lui annonçant que ces perſonnes étoient dans ma maiſon, pour que leur état pût être conſtaté à chaque inſtant, & ſervir d'appui à la vérité. Elles y ont

reſté huit mois depuis mon départ de Vienne, & n'en ſont ſorties que par ordre ſupérieur.

Arrivé à Paris * au mois de février 1778, je commençai à y jouir des douceurs du repos, & à me livrer entièrement à l'intéreſſante relation des

---

* Mes adverſaires, toujours occupés de me nuire, s'empressèrent de répandre, à mon arrivée en France, des préventions ſur mon compte. Ils ſe ſont permis de compromettre la Faculté de Vienne, en faiſant inſérer une Lettre anonyme dans *le Journal Encyclopédique* du mois de mars 1778, page 506; & M. *Hell, Bailli d'Hirſingen & de Lundzer*, n'a pas craint de prêter ſon nom à cet écrit diffamatoire. Je n'en étois cependant pas connu; & je ne l'ai vu qu'à Paris, depuis cette époque, pour en recevoir des excuſes. L'infidélité, les inconſéquences & la malignité de cette Lettre, ne méritent au ſurplus que du mépris; il ſuffit de la lire pour s'en convaincre.

Savans & des Médecins de cette Capitale, lorſque, pour répondre aux prévenances & aux honnêtetés dont ils me combloient, je fus porté à ſatisfaire leur curioſité, en leur parlant de mon ſyſtême. Surpris de ſa nature & de ſes effets, ils m'en demandèrent l'explication. Je leur donnai mes Aſſertions ſommaires en dix-neuf articles *. Elles leur parurent ſans aucune relation avec les connoiſſances établies. Je ſentis, en effet, combien il étoit difficile de perſuader, par le ſeul raiſonnement, l'exiſtence d'un principe dont on n'avoit encore au-

* Ces mêmes Aſſertions ont été tranſmiſes en 1776, à la Société royale de Londres, par M. Elliot, Envoyé d'Angleterre à la Diète de Ratisbonne; je les avois communiquées à ce Miniſtre, ſur ſa demande, après avoir fait ſous ſes yeux des expériences multipliées à Munic & à Ratisbonne.

cune idée ; & je me rendis, par cette conſidération, à la demande qui m'étoit faite, de démontrer la réalité & l'utilité de ma théorie, par le traitement de quelques maladies graves.

Pluſieurs malades m'ont donné leur confiance ; la plupart étoient dans un état ſi déſeſpéré, qu'il a fallu tout mon deſir de leur être utile, pour me déterminer à les entreprendre : cependant j'ai obtenu la guériſon d'une mélancolie vaporeuſe avec vomiſſement ſpaſmodique ; de pluſieurs obſtructions invétérées à la rate, au foie & au méſentère ; d'une goutte-ſereine imparfaite, au degré d'empêcher la malade de ſe conduire ſeule ; d'une paralyſie générale avec tremblement, qui donnoit au malade, âgé de 40 ans, toutes les apparences de la vieilleſſe & de l'ivreſſe : cette maladie étoit la ſuite d'une gelure; elle avoit été aggravée

par les effets d'une fièvre putride & maligne, dont ce malade avoit été attaqué, il y a ſix ans, en Amérique. J'ai encore obtenu le même ſuccès ſur une paralyſie abſolue des jambes, avec atrophie ; ſur un vomiſſement habituel, qui réduiſoit la malade dans l'état de maraſme ; ſur une cachexie ſcrophuleuſe ; & enfin, ſur une dégénération générale des organes de la tranſpiration.

Ces malades, dont l'état étoit connu & conſtaté des Médecins de la Faculté de Paris, ont tous éprouvé des criſes & des évacuations ſenſibles, & analogues à la nature de leurs maladies, ſans avoir fait uſage d'aucun médicament ; & après avoir terminé leur traitement, ils m'en ont laiſſé une déclaration détaillée.

En voila ſans doute plus qu'il n'en

falloit pour démontrer, ſans replique, les avantages de ma méthode, & j'avois lieu de me flatter que la conviction en feroit la ſuite; mais les perſonnes qui m'avoient déterminé à entreprendre ce traitement, ne ſe ſont point miſes à portée d'en reconnoître les effets, & cela, par des conſidérations & des motifs dont le détail ſeroit déplacé dans ce Mémoire. Il eſt réſulté que les cures, n'ayant point été communiquées, contre mon attente, à des Corps dont la ſeule conſidération pouvoit fixer l'opinion publique, n'ont rempli que très-imparfaitement l'objet que je m'étois propoſé, & dont on m'avoit flatté; ce qui me porte à faire aujourd'hui un nouvel effort pour le triomphe de la vérité, en donnant plus d'étendue à mes premières Aſſertions, & une publicité qui leur a manqué juſqu'ici.

PROPOSITIONS.

1°. Il exiſte une influence mutuelle entre les Corps Céleſtes, la Terre & les Corps Animés.

2°. Un fluide univerſellement répandu, & continué de manière à ne ſouffrir aucun vuide, dont la ſubtilité ne permet aucune comparaiſon, & qui, de ſa nature, eſt ſuſceptible de recevoir, propager & communiquer toutes les impreſſions du mouvement, eſt le moyen de cette influence.

3°. Cette action réciproque eſt ſoumiſe à des lois mécaniques, inconnues juſqu'à préſent.

4°· Il réſulte de cette action, des effets alternatifs, qui peuvent être conſidérés comme un Flux & Reflux.

5°. Ce flux & reflux eſt plus ou moins général, plus ou moins particulier, plus ou moins compoſé, ſelon la nature des cauſes qui le déterminent.

6°. C'eſt par cette opération (la plus univerſelle de celles que la Nature nous offre) que les relations d'activité, s'exercent entre les corps céleſtes, la terre & ſes parties conſtitutives.

7°. Les propriétés de la Ma-

tière & du Corps Organiſé, dépendent de cette opération.

8°. Le corps animal éprouve les effets alternatifs de cet agent; & c'eſt en s'inſinuant dans la ſubſtance des nerfs, qu'il les affecte immédiatement.

9°. Il ſe manifeſte particulièrement dans le corps humain, des propriétés analogues à celles de l'Aimant; on y diſtingue des pôles également divers & oppoſés, qui peuvent être communiqués, changés, détruits & renforcés; le phénomène même de l'inclinaiſon y eſt obſervé.

10°. La propriété du corps ani-

mal, qui le rend ſuſceptible de l'influence des corps céleſtes, & de l'action réciproque de ceux qui l'environnent, manifeſtée par ſon analogie avec l'Aimant, m'a déterminé à la nommer MAGNÉTISME ANIMAL.

11°. L'action & la vertu du Magnétiſme animal, ainſi caractériſées, peuvent être communiquées à d'autres corps animés & inanimés. Les uns & les autres en ſont cependant plus ou moins ſuſceptibles.

12°. Cette action & cette vertu, peuvent être renforcées & propagées par ces mêmes corps.

13°. On obſerve à l'expérience

l'écoulement d'une matière dont la ſubtilité pénètre tous les corps, ſans perdre notablement de ſon activité.

14°. Son action a lieu à une diſtance éloignée, ſans le ſecours d'aucun corps intermédiaire.

15°. Elle eſt augmentée & réfléchie par les glaces, comme la lumière.

16°. Elle eſt communiquée, propagée & augmentée par le ſon.

17°. Cette vertu magnétique peut être accumulée, concentrée & tranſportée.

18°. J'ai dit que les corps ani-

més n'en étoient pas également ſuſceptibles : il en eſt même, quoique très-rares, qui ont une propriété ſi oppoſée, que leur ſeule préſence détruit tous les effets de ce magnétiſme dans les autres corps.

19°. Cette vertu oppoſée pénètre auſſi tous les corps ; elle peut être également communiquée, propagée, accumulée, concentrée & tranſportée, réfléchie par les glaces, & propagée par le ſon ; ce qui conſtitue, non-ſeulement une privation, mais une vertu oppoſée poſitive.

20°. L'Aimant, ſoit naturel, ſoit artificiel, eſt, ainſi que les au-

tres corps, susceptible du Magnétisme animal, & même de la vertu opposée, sans que, ni dans l'un ni dans l'autre cas, son action sur le fer & l'aiguille souffre aucune altération ; ce qui prouve que le principe du Magnétisme animal diffère essentiellement de celui du minéral.

21°. Ce système fournira de nouveaux éclaircissemens sur la nature du Feu & de la Lumière, ainsi que dans la théorie de l'Attraction, du Flux & Reflux, de l'Aimant & de l'Electricité.

22°. Il fera connoître que l'Aimant & l'Electricité artificielle, n'ont à l'égard des maladies, que des

des propriétés communes avec plusieurs autres agens que la Nature nous offre ; & que s'il est résulté quelques effets utiles de l'administration de ceux-là, ils sont dus au Magnétisme animal.

23°. On reconnoîtra par les faits, d'après les règles pratiques que j'établirai, que ce principe peut guérir immédiatement les maladies des nerfs, & médiatement les autres.

24°. Qu'avec son secours, le Médecin est éclairé sur l'usage des médicamens ; qu'il perfectionne leur action, & qu'il provoque & dirige les crises salutaires, de manière à s'en rendre le maître.

25°. En communiquant ma méthode, je démontrerai par une théorie nouvelle des maladies, l'utilité univerſelle du principe que je leur oppoſe.

26°. Avec cette connoiſſance, le Médecin jugera sûrement l'origine, la nature & les progrès des maladies, même des plus compliquées ; il en empêchera l'accroiſſement, & parviendra à leur guériſon, ſans jamais expoſer le malade à des effets dangereux ou des ſuites fâcheuſes, quels que ſoient l'âge, le tempérament & le ſexe. Les femmes même dans l'état de groſſeſſe & lors des accouchemens, jouiront du même avantage.

27°. Cette doctrine, enfin, mettra le Médecin en état de bien juger du degré de santé de chaque individu, & de le préserver des maladies auxquelles il pourroit être exposé. L'art de guérir, parviendra ainsi à sa dernière perfection.

Quoiqu'il ne soit aucune de ces Assertions, sur laquelle mon observation constante, depuis douze ans, m'ait laissé de l'incertitude, je conçois facilement, d'après les principes reçus & les connoissances établies, que mon systême doit paroître, au premier aspect, tenir à l'illusion autant qu'à la vérité. Mais je prie les personnes éclairées d'éloigner les préjugés, & de suspendre au moins leur jugement, jusqu'à ce que les circonstances me per-

mettent de donner à mes principes, l'évidence dont ils ſont ſuſceptibles. La conſidération des hommes qui gémiſſent dans les ſouffrances & le malheur, par la ſeule inſuffiſance des moyens connus, eſt bien de nature à inſpirer le deſir, & même l'eſpoir d'en reconnoître de plus utiles.

Les Médecins, comme dépoſitaires de la confiance publique, ſur ce qui touche de plus près la conſervation & le bonheur des hommes, ſont ſeuls capables, par les connoiſſances eſſentielles à leur état, de bien juger de l'importance de la découverte que je viens d'annoncer, & d'en préſenter les ſuites. Eux ſeuls, en un mot, ſont capables de la mettre en pratique.

L'avantage que j'ai de partager la dignité de leur profeſſion, ne me permet pas de douter qu'ils ne s'empreſſent d'adopter & de répandre des prin-

cipes qui tendent au plus grand ſoulagement de l'humanité, dès qu'ils ſeront fixés par ce Mémoire, qui leur eſt eſſentiellement deſtiné, ſur la véritable idée du MAGNÉTISME ANIMAL.

FIN.


119



